

m.

SONNETS

Dates indéterminées...

Tu dances devant moi comme des feux-follets
A l'heure des transes bleues ; follement, je t'admire
Et te voyant ainsi, je voudrais conquérir
Le profond de ton être et enfin te trouver.

Mais que de plaies ouvertes à force de chercher
A plaire à nos délires, à nos rimes étranges.
Broyant ma tête nue dans de curieux mélanges,
Tu possèdes mes dons. Je déteste t'aimer.

Comment peut-on lutter contre un si bel Amour,
Atroce, déchirant, superbe et effroyable,
Buveur d'un sang infâme, maladie incurable

Où l'âme, pauvre sottie, se soumet chaque jour
Et triomphe pourtant des désirs désolés.
L'esprit crée tout à coup un plaisir décharné.

Je voudrais vous aimer pour la première fois
Et ne savoir de vous que ce que mes yeux noirs
Aurient pu découvrir de ce seul combat
Où l'âme pour jouer prend l'âme pour miroir.

Je voudrais vous aimer pour la première fois.
Vous seriez un visage sans passé et sans nom
Et je m'endormirais dans le fond de vos bras ;
Demain assassiné à l'heure de la passion !

Le temps ne serait plus ce terrible bourreau
Qui tranche les envies et roule des sanglots
Sur des paupières floues, sur des lèvres infirmes.

Je vous aurais donné pour seuls souvenirs
Le goût de mon esprit, l'essence du plaisir
Que procure quelquefois une main anonyme.

Quand l'esprit oublieux essaie de rappeler
A sa mémoire vaincue de tendres souvenirs
Ou d'affreuses tortures dont le corps fut l'objet,
Il se replie sur lui et commence à gémir :

« J'ai vécu et pourtant il me semble aujourd'hui
Que je n'ai rien gardé de ces heures où vraiment
J'ai partagé mes larmes et donné ma folie
A des êtres noyés sous l'eau de mon présent. »

Je t'écris quelques mots, mon Amour, mon âme,
Pour que l'oubli jamais n'altère ton image
Et que nos sentiments, dans l'encre de nos pages,

Puissent se retrouver sans effort et sans drame.
Je saurai qui tu es, sans parure et sans fard ;
Et j'assassinerai la stupide mémoire.

L'espoir

Il aspirait sans doute à des heures plus tranquilles
Et rêvait sûrement d'un repos mérité.

« Mais comment s'endormir ?, demandait-il, fébrile.
Partout on me réclame et je dois exister ! »

Car partout, en effet, des enfants en haillons,
Des vieillards fatigués, des femmes bientôt veuves
L'appelaient en pleurant : « Espoir, tel est ton nom
Et de ta vérité tu dois faire la preuve ! »

Alors le vieux héros se redresse et s'avance
Dans un monde meurtri, ignoble et ténébreux,
Et va, comme un aveugle qui chercherait des yeux,

A tâtons. Et parfois du fond de la souffrance,
Il ranime des corps et prolonge des vies
En serrant ses deux poings, fiévreux et incompris.

Désenchantement

Alors où sont les philtres qui trafiquent les cœurs ?
Où sont les rites noirs, où sont les messes basses ?
Je ne vois rien ici, ni lutins voyageurs,
Ni magie, ni sorciers ! Quelques chimères fugaces ... ?

Non ! Rien d'extraordinaire dans ce foisonnement
De membres égarés aux bords de la folie
Ne saurait inspirer à mes vers déments
Un peu de cet air pur que l'on m'avait promis.

Que les fées sont atroces à l'enfant vieillissant
Et découvrant soudain un monde chaotique
Où seules les saignées paraissent sympathiques.

Car comment préférer aux douleurs de Satan
Les tortures humaines ô combien plus atroces ;
Comment aimer encore et où trouver la force.

Lune dont une face reste toujours cachée,
Dont jamais un regard ne saura se saisir,
J'ai construit pour t'atteindre de profonds escaliers
Déjà troués d'erreurs ! J'attends et je soupire ...

Pâleur, tristesse infinie pour mes deux yeux clos
Où l'ombre a cru régner par d'odieux cauchemars,
Je supplie aujourd'hui la blancheur de ta peau
De soulager mon âme aux terribles espoirs.

Car noyée comme toi par une multitude
D'astres et de soleils toujours plus reluisants,
Je bois mon amertume aux bords des océans.

Et soudain découpant ma pauvre solitude,
Un ver vient par hasard assassiner ces nuits
Et ouvre mon cœur noir d'où s'épanche l'ennui.

Reviens douleur idiote de mon être sans tête,
Il fait gris aujourd'hui et c'est un jour d'absence.
Que demander de plus pour que mon sang s'arrête
Puis remonte le cours affreux de ce silence

Où se perdent les mots inventés pour sourire ?
Reviens douleur idiote de mon corps sans esprit.
Il pleut un océan d'infects souvenirs
Et ton poison hésite à suicider ma vie !

Allez ! Déchire-moi comme en ces temps glorieux
Où la haine féroce ouvrait de larges plaies
Au fond de mes entrailles au futur ennuyeux,

Comme en ce temps divins des tristes horizons
Où venait s'abreuver mon Amour écorché !
Reviens douleur idiote de vivre à reculons.

Je n'ai rien retenu du ciel bleu sur les plages,
Des dunes blondes et chaudes où se couchait le jour,
Je n'ai rien retenu des nuits, de ces voyages
Où plus rien n'importait qu'être deux, mon amour.

Et toi t'en souviens-tu de ces lumières étranges
Qui venaient éclairer nos plaintes si légères,
T'en souviens-tu encore du son de nos archanges
Où volaient par milliers nos accords éphémères ?

Ah non, car tu n'as plus que d'affreux souvenirs
Comme moi : ces secondes où l'on a cru mourir
A combattre seulement sans pouvoir nous aimer,

Ces longues nuits d'errance à chercher sans y croire
L'impossible pardon, et ces curieux miroirs
Au fond desquels tout est venu se noyer.